

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1915. Chapitre **XXIX** : *Départ.*

J'avais toujours dans l'esprit le souvenir du bienveillant câblogramme que nous avons déchiffré un soir et dont je n'avais pu profiter. Il y avait toujours beaucoup de besogne et ceci de particulier qu'un incident en engendrait un autre. Nous étions tous à bout de forces.

Enfin je reçus de Washington un télégramme approuvant mes suggestions au sujet de de Leval ; j'obtins les passeports qui lui permirent d'aller en Hollande et de passer de là en Angleterre. Je dis alors au baron von der Lancken que je comptais prendre un congé dans mon pays ; il hésita, puis demanda franchement si mon départ avait quelque rapport avec les difficultés des derniers temps. Je lui assurai que non ; quelques jours plus tard, j'avais mes passeports et lui disais au revoir. Même sans besoin de congé, le congé deviendrait nécessaire après la fatigue des préparatifs ; enfin un matin arriva, gris, froid et couvert où, après les adieux aux chers collègues, nous pûmes rouler, à travers les champs enveloppés d'un brouillard d'argent, vers Vilvorde, Malines, Anvers, par la route familière où des sentinelles

nous arrêtaient à chaque ville. Puis ce fut la plate, monotone Campine anversoise dont les sables et les pins rabougris rappelaient à tous moments les tableaux de Courtens et enfin Campenhout, la première localité frontière. Là, nos papiers furent examinés et visés. Quelques toises plus loin, nous fûmes arrêtés de nouveau par un drapeau rouge et une barrière tendue au travers de la route ; la barrière se leva, un soldat nous fit signe d'avancer ; une seconde barrière descendit et nous emprisonna ; un sous-officier nous prit nos papiers et disparut dans un réduit en bois et carton goudronné, comme ceux qu'on voit dans le Far-West ; il resta longtemps à téléphoner, signer, régulariser. Mais il revint avec un sourire le téléphone de von der Lancken et de la *Politische Abteilung* nous précédait et faisait merveille. Nous entrâmes alors, par une route cahoteuse et solitaire, dans une région sablonneuse, tragique et déserte, hérissée de pins souffreteux ; nous roulions le long de la frontière, marquée par trois hautes clôtures en fil de fer, les deux extérieures en fil barbelé, la médiane plus haute et plus redoutable, aux fils de fer luisants tendus sur des isolateurs, fils qui avaient dardé leurs blessures mortelles à plus d'un brave jeune Belge. Les soldats gris qui patrouillaient le long des fils nous observèrent avec leur ordinaire méfiance jusqu'à ce que nous eussions tourné

vers le nord, où nous retrouvâmes la frontière et fûmes arrêtés de nouveau par des fils, dans un bois solitaire où une sentinelle se construisait une guérite en branches de sapin. Les fils électriques près de la double porte de cette barrière, portaient un écriteau représentant un éclair en zigzag, avec les mots « *haute tension* » en allemand, hollandais, flamand, français, puis par un manque d'humour bien allemand, ou par un sinistre humour de guerriers, les mots « *danger de mort* ».

La sentinelle nous rendit nos papiers, ouvrit les portes que nous franchîmes tandis qu'un jeune officier en molletières et fumant des cigarettes nous saluait du seuil d'une maison forestière.

Sans doute, cela suffisait, nous étions en Hollande... Mais non, on nous arrêta de nouveau à Esschen. L'on y voyait une douane, avec des sentinelles allemandes et le drapeau allemand, et, de l'autre côté, le drapeau hollandais et deux soldats hollandais aux uniformes gris foncé, bavardant avec les Allemands par-dessus la frontière. Quand le dernier sous-officier eut apporté nos papiers et fait un salut raide, quand j'eus distribué mes derniers cigares aux soldats allemands et hollandais, nous passâmes enfin la frontière et pénétrâmes pour tout de bon en Hollande. Nous éprouvions une étrange émotion, une impression de paix,

de repos, tout à fait inconnue, tandis que nous roulions sur les routes lisses, le long des digues agrémentées de moulins à vent et de jolies fermes, où des soldats hollandais à bicyclette ou à pied avec leurs amies, riaient, plaisantaient, semblaient s'amuser prodigieusement. Nous nous attardâmes après déjeuner dans la petite auberge de Roosendaal ; chacun s'intéressait à Mieke, la petite chienne pékinoise de ma femme, et une servante hollandaise, étonnée d'entendre Marie parler à l'intelligente petite bête, demanda de l'air le plus sérieux :

— *Kan zij praten ?* (Sait-elle parler ?)

Le soleil descendait sur les champs bas, les étoiles s'allumaient dans le ciel clair tandis que nous approchions du passage de Moerdijk, pour traverser la « *Hollandsch Diep* », atteindre Dordrecht, puis Rotterdam, étrange et déroutant avec ses rues éblouissantes de lumière électrique, ses boutiques ouvertes, ses tram-cars et ses taxis, ses gens heureux, vaquant à leurs tâches ordinaires, encombrant les trottoirs dans une insouciant liberté, riant, chantant, allant et venant, absolument comme s'il n'existait pas d'Allemands dans le monde. Nous étions comme bouleversés de voir une ville pleine de gens libres menant une vie normale. Je compris combien vite on perd l'usage de la liberté et respirai profondément cet air de Hollande,

dense, humide, chargé d'odeurs marines, mais libre, libre depuis trois siècles et demi !

Trop fatigués pour poursuivre la route jusqu'à La Haye, où nous attendait le Dr Van Dyke, nous couchâmes à l'hôtel et je dormis, je dormis, je dormis ...

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Départ* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XXIX (1915) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 291-293. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 7 (« *Homeward bound* »), volume 2, notamment à :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%202%20CHAPTER%2007.pdf>

Ce serait intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du bourgmestre **Adolphe MAX**) a dit du même jour dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf